EPISTÉMOLOGIE DU *BON SENS COMMUN*

Ileana TĂNASE[1]

Abstract: *In his book, Le bon sens commun*[2]*, Björn Larsson sheds a new light over the issue of meaning, trying to show that there is no communication without meaning, nor is there meaning without communication. The formation of common meaning, intersubjectively constructed, cognizable and communicable ('to communicate' means to put something in common), represents, according to the Swedish linguist, the only solid reference point that makes it possible for language to take on man's coming out of solitude.*

Key-Words*: 'le bon sens commun', communication, interaction, intersubjectivity*

Paru à Lund en 1997, *Le bon sens commun* a pour sujet une remise en cause assez radicale de la notion même de sens. Björn Larsson essaie, tout le long de ce livre, de rendre compte du fait (apparemment banal) qu'en dehors du sens il n'y a pas de communication et que, en même temps, sans communication il n'y a pas non plus de sens. Conscient que par les temps qui courent, où le relativisme, le subjectivisme et le scepticisme semblent menacer non seulement les valeurs, mais aussi les notions fondamentales de l'entendement humain, B. Larsson élève sa voix, une voix positive et tonique qui prend magistralement le contrepied des approches actuelles du sens, se faisant le porte-parole de ceux qui continuent à croire que, tout en se servant de cette "entité mystérieuse" qu'est le sens, deux êtres humains peuvent communiquer et se comprendre, du moins s'ils y mettent une part de bonne volonté.

A travers une présentation des principales théories du sens en linguistique, en philosophie du langage, en sciences cognitives, en critique littéraire et en sociologie de la communication, l'auteur élabore une théorie du sens qui prétend dépasser l'opposition entre l'objectivisme et le subjectivisme. Car dans le domaine du sens, l'opposition véritable – nous en avertit le linguiste – n'est pas entre l'objectif et le subjectif, mais entre l'objectif et l'intersubjectif: "Le bon sens, le sens juste n'est rien d'autre que le sens commun, c'est-à-dire le sens intersubjectivement établi et reconnu. Autrement dit, sans intersubjectivité, virtuelle et actuelle, sans un sens qui est commun, il n'y a tout simplement pas de sens".

[1] Faculté des Sciences Humaines, Université „Valahia" de Târgovişte, Rue Lt. Stancu Ion., no. 35, ROUMANIE, ileanatanase@ymail.com

[2] Björn Larsson, *Le bon sens commun: Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, Lund: Lund University Press, 1997

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)

A la différence de la plupart des théories sémantiques traditionnelles, dont la préoccupation essentielle consiste dans l'étude de la signification invariable attachée aux lexèmes et aux phrases hors contexte et hors situation, la théorie intersubjectiviste atribue au sens un statut ontologique connaissable dont le critère ultime de légitimité est la compréhension interactionnelle et intersubjective. Il est bien connu que l'interactionnisme envisage le comportement humain comme étant déterminé à la fois par des facteurs personnels et des facteurs situationnels (y compris le facteur *autrui*). En ce sens, l'interaction est conçue comme "l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives, lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres". Goffmann, un des théoriciens de l'interaction, souligne le fait que celle-ci n'exprime pas nécessairement la recherche d'une harmonie ou d'une communauté d'esprits: "Souvent, il est préférable de concevoir une interaction non pas comme une scène harmonieuse, mais comme la poursuite d'une guerre froide". Cette "guerre froide" signifie par ailleurs que Goffmann voit dans l'acte communicationnel non pas une action *avec* les autres, mais une action *sur* les autres. Il aboutit ainsi à envisager une perspective qui tient au paradigme dominant dans la réflexion contemporaine sur la condition humaine, où règnent la particularité, l'individualisme, l'égocentrisme, l'incommensurabilité, l'emprise sur autrui – autant de signes symptomatiques de la solitude de l'être moderne.

Ce point de vue, propre aussi aux relativistes, aux subjectivistes et aux sceptiques du langage, est combattu avec acharnement par Björn Larsson, pour qui, tout au contraire, la constitution d'un sens commun, intersubjectivement construit, connaissable et communicable représente le seul repère vraiment solide qui fasse que le langage soit un "obstacle à la solitude de l'homme"(Hagège).

L'auteur ne nie pas d'ailleurs que la communication ne connaisse des échecs; toutefois ce à quoi il s'attache, ce ne sont pas les échecs, mais les réussites de la communication. Dans la perspective intersubjectiviste présentée par le linguiste suédois, les deux questions sémantiques fondamentales sont de savoir, d'une part, comment les locuteurs arrivent à constituer un sens qui leur soit commun et; d'autre part, à quel degré ils arrivent à maintenir une intersubjectivité sémantique. Sa définition minimale du sens, B. Larsson la formule sous l'angle i) linguistique et ii) cognitif.

i) "Le sens linguistique, pour être, doit contenir une cognition ou une conceptualisation intersubjectivement reconnue, codifiée et memorisée sous forme de signes et de rapports entre signes par au moins deux locuteurs". L'auteur opère lui aussi la distinction entre le sens "littéral" (conventionnel, "sémantique") – sens invariable et constant hors contexte et le sens situationnel (pragmatique) – réalisé dans et par la situation de communication. Le sens situationnel prend appui sur le sens sémantique, sans pour autant l'oblitérer. C'est parce qu'une phrase a du sens sémantique stable et intersubjectif qu`on peut interpréter son sens situationnel. Et ce qui est important à noter, remarque à juste titre l'auteur, c'est qu'"une

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)

interprétation est toujours une interprétation de quelque chose, qui a déjà – du moins en partie – du sens. C'est justement parce qu'un "enoncé a quelque sens stable et intersubjectif qu'il pourra être interprété en situation d'une manière ou d'une autre". Ce sens stable et intersubjectif, Eco l'avait appelé *signification virtuelle*: "Contexte et circonstances sont indispensables pour pouvoir conférer à l'expression sa signification pleine et complète, mais l'expression possède une signification virtuelle qui permet au locuteur de deviner son contexte". Larsson remarque que la distinction opérée entre le sens sémantique et le sens situationnel est une distinction entre deux variantes d'un même phénomène (dont l'une n'est pas plus vraie que l'autre), mais que pour assurer le bon fonctionnement de la langue en tant qu'outil de communication, certains domaines du sens doivent présenter à tout moment un degré plus élevé de stabilité intersubjective et transsituationnelle que d'autres. Le rôle crucial dans le maintien de la stabilité du sens revient, d'après lui, à la mémoire: "On pourrait même dire que le vrai problème de la stabilité partagée du sens n'est pas dans la constitution d'un sens parfaitement intersubjectif, mais dans sa mémorisation et, par là, dans sa reproduction."

ii) La définition du sens rapportée aux théories cognitivistes connaît, elle aussi, des observations de choix de la part de Larsson. Rejetant les théories classiques du sens comme reflet exact et immédiat du monde, le linguiste n'est pas non plus de l'avis de ces sémanticiens cognitivistes qui voient dans le sens un genre d'étiquette conventionnelle collée sur des catégories d'ordre non-linguistique. Dans sa démarche cognitiviste, il s'attache à élucider avant tout le sémantisme des termes de couleur ("D'où vient le sens du rouge?"). Sans prétendre à une autonomie absolue du sens par rapport à la perception et aux contraintes neuro-physiologiques, Larsson voit dans l'acquisition de ces termes un processus d'apprentissage pareil à celui de la langue en général. Ce qui l'amène à affirmer que "le sens d'un terme de couleur est la mémorisation d'un accord intersubjectif sur son extension, sur un prélèvement parmi les teintes perceptibles". Là encore, sa théorie intersubjectiviste insiste sur le fait qu'il ne suffit pas que deux êtres aient la même perception de la réalité, il faut que la perception commune soit intersubjectivement reconnue, codifiée et memorisée en tant que telle.

De cette manière de concevoir le sens, il en découle que la science du sens ne peut être fondée exhaustivement ni sur l'introspection (l'intuition), ni sur la perspective de l'observateur extérieur. Au contraire, la science du sens doit se faire à la fois interactionniste et empirique, tout en étant basée sur la démarche de l'observateur participant: "l'épistemologie du sens n'est ni une épistemologie du **je**, ni une épistemologie du **il**/**elle** ou **ils**. C'est une épistemologie du **nous,** c'est-à-dire une épistemologie de la 'connaissance interactionnelle' (Mead), de'l'observation participiante' (Boas, Jakobson, Bakhtine) de l'expérimentation dialogique'(Vygotsky) et de la 'pragmatique transcendentale' (Apel, Habermas). En conséquence, le

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)

sémanticien doit se faire 'observateur participant', ce qui rendra plus laborieuse encore la vérification ultime des hypothèses sémantiques.

Quant à l'approche philosophique du sens comme propriété émergente à la fois intersubjective et publique, B. Larsson reprend le thème tellement débattu des rapports entre **soi et autrui.** Dans sa présentation des débats sur la réussite/l'échec de la communication interpersonnelle, il s'est situé manifestement du côté de ceux qui croient que "la communication heureuse est parfois possible". Sur ce point, la vision de Jaspers semble la plus proche de celle de Larsson:"Nous ne philosophons pas à partir de la solitude, mais à partir de la communication. Notre point de départ est, en pensée et en action, d'homme à homme comme d'individu à individu". L'auteur ne s'arrête pas sur le seul point de vue qu'il partage lui-même, il présente aussi des conceptions tout à fait opposées. En témoigne la réflexion citée de Jean-Paul Sartre qui, dans *l'Etre et le Néant* (1943) décrit l'épreuve du regard comme un obstacle à la relation à autrui: "En me regardant, autrui me transforme en chose. Autrui est d'abord pour moi l'être pour qui je suis objet, alors que je suis moi, pour moi-même inaccessible".

Néanmoins, Larsson ne cesse de soutenir son idée en l'appuyant sur les explications des sociologues et des linguistes qui confèrent la primauté – dans le cadre de l'épistémologie du sens – au social et à l'histoire. "Cette similitude des esprits et des consciences qui laisse d'ailleurs toute latitude aux différences individuelles est tout à fait normale et naturelle, elle est acquise par l'éducation au sein de la société qui assure la transmission du patrimoine historique de celle-ci par l'intermédiaire surtout de la parole" (Schaff). Des philosophes comme Quine, Dummet et Davidson ont tous insisté sur le caractère public du sens ("le sens est commun ou il n'est pas"), mais il est notable qu'un intersubjectiviste avoué comme Quine est aussi un relativiste épistémologique. Aussi bien Quine que Davidson soutiennent que le sens, "malgré son caractère public et intersubjectif, est sujet à une indétermination fondamentale".

La thèse d'un sens commun aux locuteurs d'une langue donnée ne prétend pourtant pas qu'il y ait accord parfait entre tous les locuteurs sur le sens de tous les mots. "Dire que le sens doit être commun pour être compris ne signifie pas que le sens doit être commun à l'ensemble des locuteurs qui parlent une langue donnée. A la rigueur (et en théorie) deux locuteurs peuvent suffire pour établir du sens". Pour renforcer son idée, Larsson cite Baylon & Mignot à son appui: "Il faut être au moins deux pour qu'il y ait signe. Le sens d'un mot est déterminé tout autant par le fait qu'il procède de quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé vers quelqu'un. Il constitue justement le produit de l'interaction de l'énonciateur et du receveur".

La théorie qui définit le mieux la relation à autrui (non pas comme une chose aléatoire, mais comme une relation s'avérant absolument nécessaire – ne fût-ce que pour la seule reconnaissance et réalisation de soi) est celle que Hegel avait bâtie dans sa "Phénoménologie de l'esprit" (1806): "…*la réalisation de soi passe par la reconnaissance par les autres…"*

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)

Ce type de relation reposant avant tout sur la parole, est destiné en même temps à faire part de ses connaissances et à construire son image du monde. C'est en apprenant le langage que l'être découvre l'existence et l'utilisation possible des représentations symboliques au moyen desquelles il commence à prendre conscience du monde qui l'entoure. Toutes les connaissances de la réalité sont protejées d'abord sur un "écran linguistique" (Quine), écran qui peut engendrer des notions plus ou moins vraies, plus ou moins fausses. La vérité d'un énoncé, d'une affirmation se prouve en établissant le rapport entre ce qui est dit et ce qui est. N'y entrent pas des questions sur l'existence ontologique ou métaphysique du monde. En abordant le problème de la vérité de telle ou telle chose, B. Larsson affirme qu'elle ne concerne pas en premier lieu la réalité, mais la langue.

Pour les néopositivistes, le sens d'un énoncé consiste dans la méthode de sa vérification/falsification. Le test de la vérification ("l'enoncé a un sens alors et seulement alors quand il est vérifiable" – Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*) est pensé par Larsson dans les mêmes termes de l'intersubjectivité, c'est-à-dire qu'il doit pouvoir être fait par au moins deux observateurs. Ce test est remplacé dans la vision de Karl Popper par celui de la falsification qui recouvre l'idée qu'une théorie demeure valable quand elle ne peut être falsifiée.

Le critère empirique du sens établit que la vérification représente la condition nécessaire et suffisante pour qu'un énoncé puisse être considéré comme ayant, au point de vue empirique, un sens. Ce qu'il y a pourtant à noter, c'est que les énoncés généraux ne sont pas vérifiables et que les énoncés existentiels ne sont pas falsifiables, et cela renvoie aux limites qui incombent à ces critères de l'établissement du sens.

Le critère de la vérification de la vérité ou de la fausseté d'un énoncé pose en fait un autre problème, beaucoup plus important à l'avis de certains logiciens et sémanticiens, celui de la primauté acordée à l'un des termes du rapport *sens/vérité*. Sur ce point, Larsson embrasse la théorie de Carnap, selon laquelle la connaissance du sens précède logiquement et empiriquement la connaissance scientifique du monde. En d'autres mots, le sens prime sur la vérité: la notion de 'vérité' doit être sens avant de servir d'instrument épistémologique dans la connaissance du monde non-signifiant.

L'idée qu'on doit d'abord connaître les conditions sous lesquelles une proposition a du sens avant que l'on puisse poser la question de sa vérité a été caractérisée comme l'une des découvertes les plus fructueuses de la logique moderne. Cela représente aussi le lien entre la logique et la sémantique.

A partir de l'approche la plus générale du sens, une des analyses les plus pertinentes faites par Larsson dans son livre est celle qui touche au problème du sens littéraire. Celui-ci, bien que polysémique de par sa nature ("le texte littéraire est, par définition, toujours polysémique"- Jouve) présuppose un noyau de base qui concerne non pas la nature ouverte du texte, mais le nombre d'interprétations légitimes qu'on peut en faire. "La question est de savoir s'il existe oui ou non un noyau de sens irréductible et inhérent au texte littéraire qui limite le nombre

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)

d'interprétations possibles ou légitimes". Même face à un texte littéraire, le linguiste est d'avis que la compréhension du sens ne tient pas à la seule subjectivité du "receveur". Les "invariants et universaux de l'imaginaire littéraire" (Garcia Berrio) correspondent en linguistique au sens invariable et stable hors contexte. Le texte littéraire est ainsi présupposé contenir du sens "objectif".

La quête du sens littéraire est pour Larsson la *Quête du Sens* tout court. Là encore, il soulève à nouveau un autre problème, que le néopositiviste Gottlob Frege désignerait sous le nom d'"antinomies sémantiques". En logique, la théorie de Frege fait la distinction fondamentale entre les propriétés des objets et celles des notions, le logicien les ordonnant dans une hiérarchie bien établie. Cette "hiérarchie des niveaux", Larsson l'applique dans son étude en faisant à son tour la distinction fondamentale entre la dimension existentielle vécue d'une part et sa compréhension/transposition à travers la parole d'autre part. Le fait que Larsson ait commencé son livre par une citation de Raymond Queneau ("Le chiendent") n'est évidemment pas un pur hasard, l'auteur s'ingéniant, tout le long du livre, à "démonter" la solitude ontologique de l'être dont parle Queneau: "…Voilà qui est curieux…on croit faire ceci et puis on fait cela. On croit voir ceci et l'on voit cela. On vous dit une chose, vous en entendez une autre et c'est une troisième qu'il fallait comprendre. Tout le temps, partout, il en est ainsi".

Larsson part du malentendu engendré par l'obsession de la solitude irrémédiable de l'être pour traiter du besoin de sens, refus manifeste du "vacuum sémantique" chez tout être humain. La question posée par lui s'avère, à cet égard, bien saillante: la solitude ontologique de l'être n'est-elle pas le reflet de la perte du sens? Rien qu'en voulant la 'crier', l'homme se voit jeté – qu'il le veuille ou non – sur l'arène publique où le langage (le sens en particulier) cesse d'être privé. Le sentiment d'une vie dépourvue de sens représente en dernière instance le refus de la quête du sens. Voilà comment la dimension existentielle aboutit à céder le pas à la dimension sémantique. Et dans la vision de Björn Larsson, la quête du sens, par l'être, s'identifie à la quête plus 'humaine' de l'intersubjectivité, la seule à offrir le moyen de dépasser la solitude, de surmonter les limites d'une condition où l'on ne vive plus en solitaire.

BDD-A20394 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:58:32 UTC)